

# François de Ricqlès Commissaire prisé

Les 30 juin et 1<sup>er</sup> juillet  
aura lieu la vente de  
la collection Hubert  
Goldet, grand amateur  
d'art africain. François  
de Ricqlès espère bien  
faire grimper les enchères  
« jusqu'aux étoiles ».

PAR ISABELLE MOLTZER ET FRANCIS DORLÉANS



François de Ricqlès parmi des  
sculptures de la collection Goldet.  
Statue Bamana du Mali, de profil  
(en haut, à droite) et, de face,  
statue à reliquaire Téké du Congo.



**Élégant et discret,  
François de Ricqlès l'est  
à la ville comme à la scène.**

L'homme préfère s'effacer derrière la collection aujourd'hui à l'honneur. À vingt et un ans, cet héritier d'une famille d'industriels qui a donné son nom à l'alcool de menthe se bat pour décrocher un stage chez un commissaire-priseur parisien, Raymond de Nicolay. Il a trouvé sa voie, passe le concours de commissaire-priseur et rachète (il est nommé en avril 1988) une petite charge rue de la Victoire (dans le IX<sup>e</sup> arrondissement). Il ne cessera de la développer jusqu'à organiser aujourd'hui la prestigieuse vente Goldet (Hubert Goldet est décédé en mars 2000), les 30 juin et 1<sup>er</sup> juillet prochain (lire l'encadré).

## une passion africaine

Descendant de la lignée Deutsch de la Meurthe, Hubert Goldet préfère très vite l'art aux affaires. Après avoir suivi les cours de l'École du Louvre, il entre chez Sotheby's, à Londres, au département des Peintures impressionnistes et modernes. Trois ans plus tard, de retour en France, il participe à la création de la revue « Art Press », avec Daniel Templon et Catherine Millet. Une aventure qu'il abandonnera quelques années plus tard pour se consacrer exclusivement à l'art africain, qu'il a découvert en 1970. Une incroyable accumulation de statues, de masques, de totems, de bijoux, d'objets ethnographiques avaient transformé son appartement de l'avenue Pierre I<sup>er</sup> de Serbie, à Paris, en un véritable musée dont le manque de place accusait l'étrangeté : plus de six cents objets ensevelissant les commodes Louis XV, encombrant les canapés et grimpant jusqu'aux tableaux.



« La plus grande vente d'art africain jamais organisée depuis celle de Helena Rubinstein, en 1966, à New York. À la différence, s'enflamme François de Ricqlès, que les objets rassemblés par Hubert Goldet expriment davantage la personnalité d'un amateur d'art. » Amateur éclairé : l'ensemble des sculptures dogon (Mali), par exemple, n'a pas d'équivalent en dehors des trésors du musée Dapper de Paris ou du Metropolitan Museum of Art de New York. Et, pour les accueillir, François de Ricqlès a sorti le grand jeu. Délaissant les salles de l'hôtel des ventes de Drouot, trop exigües, c'est à la Maison de la Chimie, un hôtel particulier du XVIII<sup>e</sup> siècle, près des Invalides (dans le VII<sup>e</sup> arrondissement), que le commissaire-priseur a choisi d'organiser sa vente « pour ses huit cents places, la beauté des lieux et des jardins », précise-t-il. Et parce que ses six cent quarante lots exceptionnels méritaient une présentation exceptionnelle, François de Ricqlès a demandé à la scénographe Nathalie Carrière de mettre en scène ces « bois noirs ». Une année faste aussi pour cette jeune femme qui s'est occupée de l'exposition « Les bons génies de la vie domestique », au Centre Georges-Pompidou (à l'automne dernier), et de celle intitulée « Hitchcock et l'art : coïncidences fatales » (actuellement à Beaubourg). Pour François de Ricqlès, qui a bien connu Hubert Goldet, le succès de la vente sera une manière de lui rendre hommage. De lui adresser un dernier signe : « le geste auguste du commissaire-priseur faisant grimper les enchères jusqu'aux étoiles ».



Poupée Ashanti en bois et tableau de Quesniaux font partie de la collection privée du commissaire-priseur, à gauche, dans une salle de l'hôtel des ventes à Drouot.